

# Le Ciel de Darjeeling

\*

Nicole Vosseler

# Le Ciel de Darjeeling

*Volume 1*

*Traduit de l'allemand  
par Jean-Marie Argelès*



Titre original : *Der Himmel über Darjeeling*  
par Bastei Lübbe, Cologne, 2014

© Bastei Lübbe AG, Köln, 2014.

© L'Archipel, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0356-7

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À tous ceux qui,  
en dépit des cicatrices de la vie et de l'amour,  
espèrent, croient et aiment.*

*« À qui sait attendre, toutes choses se révéleront, pourvu qu'il ait le courage de ne pas renier dans les ténèbres ce qu'il a vu dans la lumière. »*

Coventry Patmore (1823-1896)

*Aurea Dicta*

# PREMIÈRE PARTIE

## HELENA

## Prologue

*Argostoli, Céphalonie, le 13 août 1864*

*Mes chères sœurs,*

*Quelques heures après que ces lignes seront en route pour vous rejoindre, nous partirons à notre tour pour un voyage incomparablement plus long et pénible. Je comprends que vous soyez inquiètes pour nous, mais nous n'avons rencontré aucune animosité, de quelque nature que ce soit, ni à l'époque du protectorat anglais ni depuis le retour des îles Ioniennes à la Grèce voici cinq mois. J'insiste une fois de plus sur le fait qu'il ne faut pas croire tout ce qu'écrivent les journaux ; nous n'avons jamais eu à connaître que prévenance et hospitalité.*

*Nous avons néanmoins décidé, après mûre réflexion, de revenir dans notre pays. Il y a déjà sept ans que je vous ai quittées, vous et l'Angleterre – sept ans dans ce Sud béni des dieux, sept ans qui semblent n'avoir duré que quelques mois en même temps qu'une éternité. Londres n'est plus qu'une pâle image dans mon*

*souvenir : le bruit dans ses rues, si différent, plus froid, plus ordonné en quelque sorte, que le bruit d'ici, la suie, le brouillard et surtout la pluie, la pluie froide et incessante...*

*Notre trajet sera presque uniquement maritime, au large de l'Italie et de la France, ce qui sera plus rapide mais aussi plus agréable, même si nous serons ainsi privés de retrouvailles nostalgiques avec des contrées qui furent longtemps pour nous une terre d'accueil. Nous espérons, si les conditions s'y prêtent, débarquer dans trois ou quatre semaines à Douvres, d'où je vous préviendrai. Tous mes vœux à Théodore et Archibald, de la part d'Arthur également.*

*Ce serait bien si, après une aussi longue absence, nous savions que père nous tient moins rigueur, à Arthur surtout, et jette au moins une fois un œil sur sa petite-fille qu'il n'a encore jamais vue.*

*Je vous embrasse de tout mon cœur,*

*Celia*

Elle respira à fond, comme libérée d'un poids. Elle entendit, par les fentes des volets protégeant la pièce de la chaleur, sonner les

cloches de l'église annonçant la fin d'une longue journée de travail et sentit l'odeur de feuillages secs et de la roche brûlée par le soleil. Elle ouvrit les volets de la haute fenêtre afin de mieux entendre le son grave et rythmé des cloches et de laisser pénétrer un flot de lumière cuivrée, moins éblouissante et agressive qu'en plein jour.

L'eau de la baie était étale. Argostoli, la capitale de l'île, s'étendait devant elle : une mer de maisons de plusieurs étages, de style classique et d'un blanc aveuglant, aux toits de tuiles promesse de fraîcheur, d'où émergeaient les clochers des quatre églises orthodoxes. Des pins parasols et des cyprès adoucissaient la stricte géométrie des rues et des bâtiments. Même à cette heure où les gens rentraient de leur travail, la ville paraissait endormie, comme si le temps, en ces lieux, s'écoulait avec lenteur.

Deux bergers passèrent devant la maison isolée sur le versant de la colline. En pantalon bouffant, chemise blousante et gilet sans manches, ils conduisaient leurs chèvres parmi les roches parsemées de touffes de thym. Agitant leur fez blanc, ils crièrent des mots aimables

à la femme du peintre anglais, regrettant son départ. Elle répondit à leur salut, ajoutant quelques mots grecs, les regardant descendre le sentier couvert de caillasse. Elle aperçut alors deux silhouettes, un adulte et un enfant, entamant la montée du sentier, entre les touffes de scilles et de lentisques aux feuilles pennées et aux baies rouges et noires.

Le cœur de Celia se mit à battre plus vite quand elle reconnut Arthur, aussi bronzé qu'un Grec, ses cheveux noirs blondis par le soleil. Les manches de sa chemise retroussées, il avait accroché à son épaule un chevalet pliant, tenant de l'autre main une toile tendue sur un cadre de bois, comme s'il ne se souciait pas de la peinture encore fraîche.

« Dès ma prime jeunesse j'ai préféré vivre sur les côtes de l'Ionie et de l'Attique et les jolies îles de l'Archipel que n'importe où ailleurs. Me rendre réellement un jour sur la tombe sacrée de l'humanité vivant ses premiers jours a toujours été un de mes rêves les plus chers. La Grèce a été mon premier amour et je ne sais pas si je peux me permettre de dire qu'elle sera le dernier », avait-il dit, citant Hölderlin, le poète

allemand, mais parlant pour lui. Noir comme un Bohémien, des yeux bleus semblant transformer en beauté tout ce qu'ils voyaient, c'est lui qui l'avait entraînée dans cette aventure qu'elle aimait, de la même façon que, dès le premier instant, elle avait aimé cet homme entré en tant que professeur de dessin dans la maison de ses parents.

Rome l'éternelle, Naples et Syracuse, Delphes et Corinthe, Salamine et Mycènes, Patras et Ithaque : infatigables, ils avaient allongé pendant deux ans la liste de leurs séjours au cours de leur voyage sans but, ivres de soleil et du bonheur de s'être trouvés. Ce n'est qu'au pied de l'Acropole où Helena était venue au monde cinq ans plus tôt, lors d'un juillet torride, qu'ils s'étaient sentis chez eux et avaient trouvé la paix, ici, sur Céphalonie, l'île des miracles comme l'appelaient les autochtones.

Arthur était fasciné par ce berceau de la culture occidentale, pays de légendes, de dieux et de héros, plein de passions, de combats et de haine, d'amours et de morts. Matin après matin, il dressait son chevalet, peignait comme un possédé, couchant sur la toile la mer, les rochers

et la lumière, ressuscitant les esprits des héros morts et de leurs amantes. Les voyageurs anglais, français et allemands désireux d'emporter dans leur pays pluvieux un morceau de ce monde éternel baigné de soleil leur assuraient une existence insouciante quoique sans luxe.

Des rires lui parvinrent, mêlés à des bribes de grec. Elle vit les deux bergers bavarder avec Helena qui avait à l'épaule le sac de son père contenant les pinceaux et les tubes de peinture. Le soleil se reflétait sur ses cheveux blonds dont les boucles, où l'on distinguait comme un soupçon de cuivre, entouraient son visage, à la manière d'une brillante auréole.

*Chrysó mou...*

Un frisson glacé parcourut le dos de Celia.  
— *Chrysó mou*, mon enfant d'or ! avait lancé la vieille femme, assise sur un tabouret à l'ombre d'une maison face à l'agitation du marché, tendant des doigts crochus vers la petite Anglaise vêtue d'une robe blanche sans manches.

Helena, avec indifférence, s'était laissé entraîner sur ses genoux, embrasser et cajoler comme elle avait appris à le supporter de la

part des femmes du pays. Les mains noueuses avaient parcouru avec une joie visible le petit visage bronzé et les cheveux rebelles, tandis que la vieille femme murmurait des mots doux.

— *Chrysó*, mon enfant d'or, tu es née princesse, l'entendit chuchoter Celia tandis que le visage ridé de la femme se déplissait. Le destin t'emmènera au loin. Deux hommes – deux ennemis – se disputeront pour toi et tu découvriras le secret qui unit leurs destinées. L'un d'eux fera ton bonheur. Mais ne te laisse pas abuser par le premier regard. Les choses, souvent, ne sont pas telles qu'elles apparaissent d'abord ou telles que tu voudras les voir...

Sa voix mourut, laissant planer une attente dans l'air qui sentait la poussière, les oignons et les raisons mûrs.

— Pouvez-vous me dire ce qui nous attend, moi et mon mari ? s'entendit demander Celia dans le brouhaha de voix et de rires du marché.

La vieille femme ne bougea pas, comme à l'écoute d'une voix intérieure. Elle ouvrit les paupières, son regard trouble, sur la défensive, laissant transparaître une espèce de pitié. Du pouce de sa main droite, elle traça une croix